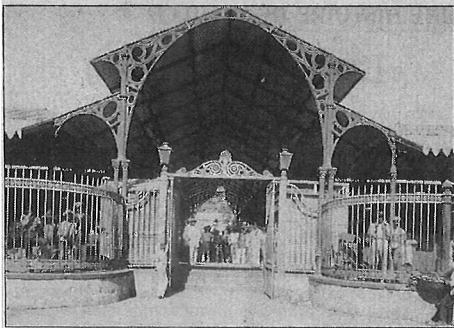
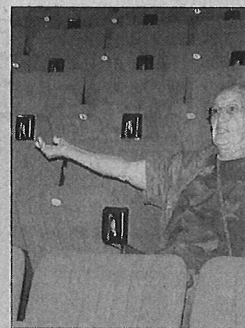




D'un début de siècle à l'autre, le Grand Marché est devenu théâtre et a gardé son marché (photos Raymond WAE-TION et archives).



Henria De Boisvilliers à sa place, le

Le Grand Marché théâtre de vie

12

Une pièce de bœuf contre une de théâtre ? Ainsi pourrait se résumer l'histoire du Grand Marché de Saint-Denis, lieu de vie et de culture depuis toujours. De la « Place des étuves » à l'actuel CDR en passant par Volland, les lieux ont souvent changé de nom et d'affectation, mais jamais d'esprit. « Mémoire d'ici » vous propose une visite guidée avec quelques fidèles de la première heure.

HISTOIRE DU GRAND MARCHÉ DE SAINT-DENIS

Le théâtre de la vie dionysienne

Qui aurait dit que l'ex- «place des Etuves» abriterait un jour un haut lieu touristique doublé d'un haut lieu culturel, un marché doublé d'un théâtre ? Retour sur un espace chargé d'histoire à travers les souvenirs de deux de ses «fidèles», Henria et Anou.

Henria n'est pas vraiment une spectatrice comme les autres. D'abord parce que cette très coquette demoiselle de Boisvilliers, toute droite sous son joli chignon et originaire de Saint-Louis, possède une personnalité hors pair. Ensuite parce qu'elle peut s'enorgueillir d'être la doyenne et la plus assidue des spectatrices du théâtre du Grand Marché.

Enfin et surtout, parce qu'elle s'est toujours assise à la même place, la «H11», celle qu'on réserve traditionnellement au metteur en scène, et qu'on appelle dans le jargon du métier «l'œil du prince», à égale distance entre le milieu de la scène et le fond de la salle. «J'aime être centrée. Pas trop loin à cause des marches à monter, pas trop près pour ne pas voir les défauts et ne pas respirer la poussière. Et pas sur les côtés, ça donne le torticolis...» Elle en rit doucement, mais selon Cathy, membre de l'équipe du théâtre, gare au tonnerre si la «H11» n'a pas été

réserve pour Henria de Boisvilliers, et la «H12» pour l'amie qui l'accompagne ! Bref, elle a la meilleure vue et la meilleure ouïe de ce qui se passe sur scène. Rien de moins pour la dame à qui le Grand Marché vient d'offrir un abonnement à vie et une housse de dossier en velours noir à pampilles, brodée à son nom, pour réserver la «H11»...

La passion d'Henria de Boisvilliers remonte à la première moitié du siècle. Des études médicales à Bordeaux l'amènent à fréquenter le théâtre, aujourd'hui devenu opéra. Très vite, elle en devient accro. «J'y suis allée chaque mercredi pendant deux ans, j'ai vu tous les classiques. Et puis grâce à l'épicière de mon quartier, qui avait loué une loge à l'année - vous vous rendez compte ? - j'ai même connu l'opéra. Ah, Roméo et Juliette, une merveille...», dit-elle, les yeux pleins d'étoiles.

De retour à la Réunion, elle fréquente la salle du Rio, voit des pièces de Marcel Achard et Sacha

Guitry et constate qu'à l'époque il n'y avait que les gens cultivés qui allaient au théâtre et que, petit bonus de bonheur pour cette dame coquette, «les gens s'habillaient. De nos jours, j'en vois venir en jeans et en chaussures de plastique. C'est un manque de respect pour les artistes et pour les lieux», s'échauffe-t-elle. «Mettre une robe de soirée, ça fait partie du plaisir du théâtre. On n'est pas à l'opéra de Paris, mais c'est la moindre des choses».

De Louis Jessu à la magie Volland

Henria n'est pas attachée à un auteur ni un type de pièce en particulier. «J'aime aller au théâtre. A l'époque où il n'y avait que le Grand Marché, je peux vous dire que j'ai racolé beaucoup de monde autour de moi pour y aller ! C'est meilleur d'y aller avec une amie, c'est comme faire les magasins : on peut échanger son opinion, c'est moins fade. En plus, je n'ai pas de voiture ni de téléphone portable».

Ses meilleurs souvenirs ? «Les pièces créées de Louis Jessu, et surtout celles de Volland, tout en intérieur-extérieur, où le public participait, avec le banc de bois, le rideau bleu marine et les stands de légumes à côté. Une année, j'ai vu 22 pièces de Volland !», dit celle qui n'a pas hésité à défiler dans la rue

lorsque la troupe d'Emmanuel Genvrin a été expulsée des lieux en 1987, pour aller se réfugier à La Possession puis à Jeumont.

Aujourd'hui, malgré son âge - «Je ne vous le dirai pas, ça ne se fait pas, vous n'avez qu'à deviner !» - Henria n'a rien perdu de sa capacité d'émerveillement. La voici qui s'extasie en découvrant les loges, puis les costumes, palpitant velours, paillettes et rubans. Elle avoue ne pas manger avant les pièces «pour ne pas être incommodée». Et oublier de la faire, ensuite, toute nourrie de ce qu'elle a vu sur scène. Elle qui rentre parfois à pied, la nuit, jusqu'à sa maison de la rue de Paris, quand le taxi manque au rendez-vous. Elle qui regrette «les placeuses, parce qu'un théâtre le mérite. Ce n'est pas bien d'arriver en urac, de se bousculer. Il y a des jeunes gens fouqueux !» L'an passé, elle n'hésitait pas à venir

une heure avant le début du spectacle, pour être sûre d'avoir sa place chérie. «Je suis mordue ! Si je pouvais, je verrais tout». A défaut, elle choisit ses «victimes» sur le programme qu'elle reçoit chez elle. «Parfois j'y vais rien que par curiosité, pour les costumes. Je me rappelle un spectacle de danses indiennes, une féerie !»

«200 à 220 représentations par an»

Autre témoin de l'histoire du théâtre, Anou Anaraly, le régisseur général, est arrivé ici en 1987. Le théâtre flamant neuf du Grand Marché se rebaptisait alors «Fourcade», après avoir fait ses adieux à Volland. Les étals de marché laissaient la place à une vraie scène, de vrais fauteuils remplaçaient les bancs, et la salle accueillait les spectacles extérieurs.

Guitariste du groupe malgache «Superjets» installé dans l'île depuis 1966, Anou est d'abord régisseur son. Il se fait la main sur les concerts de grosses pointures - de Claude François à Charlélie Couture - avant d'être nommé régisseur général en 1990, par Brigitte Gaucy, qui dirige la salle depuis son ouverture en 1987. Il se rappelle de la variété des spectacles : danses indiennes, théâtre des écoles, fêtes diverses, troupes de

métropole, créations locales telle La chambre mandarine par Les anonymes. En 1992, Jean-Claude Lakermance prend le relais. Là aussi, des créations voient le jour comme Boys in the band ou Madame de Shadé par Laker compagnie. «On faisait entre 200 et 220 représentations par an, alors techniquement, c'était souvent de l'impro ! Depuis qu'on est centre dramatique régional, depuis 1998, c'est autre chose, on fait un travail de qualité et de création» dit-il.

Mais les souvenirs sont les souvenirs, peu importe la richesse des lieux et le nombre de spectateurs. Ainsi, dans le fond de poche d'Anou traînent quelques anecdotes, glanées au fil des années. La journaliste connotée avec une danseuse et un peu trop chaleureusement embrassée... Là le souvenir d'avoir été tellement absorbé par la danse d'un acteur de Talipot qu'il en avait oublié de lancer la bande-son pendant de longues, très longues minutes... Jusqu'aux traditionnelles blagues des «dernières» de chaque pièce : du double-face collé sur la guitare d'Hubert Hess, littéralement scotché à son instrument, ou encore un mannequin graissé attendant les caresses d'un acteur trop affectueux de la pièce Boys in the Band, dont il avait enligné les mains. Eh oui, il n'y a pas que les spectateurs qui s'amuse, au théâtre. Et ni l'âge vénérable ni la carrière étonnante des lieux n'y changeront quoi que ce soit.

Stéphanie BUTTARD

Le «théâtre des étuves»

Classé pour son intérêt historique et architectural à l'inventaire des monuments historiques en août 1997, le Grand Marché a une histoire riche et peu commune. Au tout début, ce sont des étuves en bois qui donnent son nom au bazar installé «place des Etuves». Premier clin d'œil : peu avant 1800, ce lieu abrite déjà... une salle de spectacle.

Le 1^{er} octobre 1816, une ordonnance de Bouvet de Lozier et Lanux transfère le marché officiel de Saint-Denis (auparavant sis derrière l'église) à la place des Etuves. Le «Marché Neuf», futur «Grand Marché», est né. La commune rachète les lieux en 1863 pour 350 000 francs. De gros travaux sont entrepris et c'est le dossier du capitaine du Génie Patis qui est retenu : la halle en fer et en fonte arrivera en kit de métropole. Pour se payer ce mecano géant - monté entre 1864 et 1866 par le constructeur Georges et l'architecte Pélard - la municipalité a dû emprunter 320 000 francs...

C'est Victor Baltard, célèbre architecte des Halles centrales de Paris, qui a donné le ton de ce genre de construction.

A la Réunion, «l'âge du fer» fait aussi des adeptes : outre dans les usines sucrières, ce style est repris par la halle de l'expo coloniale de 1854 au jardin de l'Etat, les colonnes et la galerie métallique du Musée, ou encore le marché de Saint-Pierre (1874), les char-

Louis et du marché de Saint-André... Au Grand Marché, huit pavillons et une allée centrale s'ornent de colonnes d'ordre corinthien, de volutes à profusion et d'une belle grille d'entrée à fleurons et colonnettes. Il abrite 21 échoppes, 46 tables à viandes et poissons et 256 carreaux à légumes. Jusqu'en 1991, les bazariers s'y activeront bien avant l'aube pour vendre leurs denrées périssables qui descendent parfois de loin : Salazie, Dos d'âne, Brûlé...

Dans l'entre-deux-guerres, des tentatives de rue de Saint-Denis est celle des «cafés du Grand Marché». La rue s'appelle alors «le Grand-Chemin».

«C'étaient les chefs de maison qui ouvraient leurs magasins, se souvient Paul Guézé dans Le Mémorial. Comme Rambaud ne donnait guère d'électricité, les soirées se terminaient de bonne heure. On ne s'en levait que plus tôt. Il était courant de voir, vers les quatre heures, quatre heures et demie au Grand Marché, les hommes rassemblés pour prendre le café du matin. On bavardait, on plaisantait, on taquinait les femmes, on échangeait les nouvelles...»

«A six heures et demie, tout le monde se retrouvait au Monument aux morts. Chacun tâchait sa poche (pour la clef) et partait à pied vers son officine devant laquelle s'alignaient les membres du personnel.» Certains d'entre eux avaient encore

Roland se souvient...

Roland (Christian Ramsamy pour l'état civil), c'est le beau-frère de Jean-Marc, le patron de «Chez Jean-Marc», le snack-bar que tout le monde connaît au Grand Marché. Et quand Roland se souvient, on gagne un ticket pour rajouter de vingt ans. «Avant le théâtre, il y avait des boxes, des toilettes, trois bars dont le petit café du Grand Marché, une glacière et le bureau du régisseur du marché, Maximin Têcher», se rappelle-t-il.

Un sacré lieu de vie que ce marché aux odeurs mêlées... La boucherie, c'était le petit monde

de Loulou, alias M. Toulcanon, aujourd'hui décédé, comme pas mal de bazariers. «Il y avait aussi la poissonnerie de T'Paul le sucre», M. Paul, qui a fini en vendant des fanjans. C'était un grand preneur de bichiques, lui». Pas loin, on trouvait Mme Démesthène Pona-ma, la tanière, ainsi que tous les fleuristes et les volailles. «Et puis il y avait Mme René Guérin, qui tenait le bar juste là, et qui donnait à manger aux SDF». Un lieu de vie dionysien, aujourd'hui devenu lieu touristique. Les temps changent... et les marchés suivent.



Roland (à gauche) met les déchets à la poubelle... mais pas les

Et demain ?

Demain sera un autre jour et le Grand Marché un autre lieu. La mairie de Saint-Denis, qui a révélé son projet de rénovation des petit et grand marchés (Quotidien du 12/03/03), prévoit de réaménager ces lieux. «La phase transitoire sera un peu pénible pour les commerçants mais nous allons programmer les travaux en plusieurs phases pour limiter la gêne», expliquait alors Dominique Fournel, 2^e adjoint au maire, en charge de l'aménagement. Ces travaux commenceront en février 2004 parmi la douzaine de vendeurs d'artisanat malgache. Un par-

king de 325 places sur cinq niveaux remplacera l'actuel parking extérieur de 75 places, ainsi que le bar-karaoke et les bâtiments communaux attenants. Le petit parking à l'angle Gasparin/Grand Marché sera réaménagé et rabaisé. Quant aux travaux des 3 000 m² de la halle couverte, ils auront lieu de septembre 2004 à mi-2005. Le théâtre, lui, ne bougera pas d'un iota. L'ensemble des travaux est estimé à 5,5 millions € dont 1,2 pour la halle, qui aura enfin une charpente, des poteaux et un toit... nickel chrome.

